

Chapitre XIII. L'attentat

Patte Blême était une femme qui ne se décourageait pas face à l'adversité. Au contraire même, l'imprévu la stimulait. Elle goûtait plus que tout les réunions de son cabinet, spécialement lorsque l'objectif en était la planification d'opérations policières de grande ampleur : elle aimait les plans élaborés, minutés, où elle pouvait déployer toutes les ressources de son esprit supérieurement organisé. Elle en éprouvait une grande jouissance intellectuelle, sans parler de la satisfaction supplémentaire qu'elle tirait d'être la seule femme dans un milieu d'hommes.

La seule, mais aussi le chef ; aussi avait-elle parfois tendance à adopter une tactique contestable, dans le seul but de se sentir remise en cause et de pouvoir exercer son autorité supérieure, coûte que coûte.

XXX

C'était sans doute l'aiguillon de l'orgueil qui avait poussé Patte Blême à balayer les objections concernant le déroulement de l'opération Caroncule, planifiée lors de la réunion du lundi précédent...

Ce jour-là, l'orgueilleuse Patte Blême était de mauvaise humeur. Non seulement la ligne qu'elle défendait depuis le début était définitivement enterrée – elle en avait reçu confirmation du ministère –, mais encore certains articles de la presse locale lui étaient défavorables, ce qui était insupportable

à sa fierté. Il lui était reproché d'être pusillanime, de faire le jeu des extrémistes ou des rêveurs en privilégiant la discussion. Pour la majorité bien-pensante, convaincue qu'il n'y avait pas d'alternative à la fermeture, cette modération était intolérable : l'État se devait d'être inflexible.

XXX

Jusque-là, quelque chose avait retenu Patte Blême. L'espoir sans doute que le vent allait tourner, que l'État allait intervenir, *in extremis*.

Elle avait défendu consciencieusement défendu l'indéfendable. Elle avait tenté de convaincre. Attendre des jours meilleurs en sauvegardant l'outil était la solution du bon sens : pour un coût inférieur à ce qu'auraient représenté les dépenses cumulées en allocations de chômage, en investissements perdus et en ruines à déblayer, on aurait sauvé l'emploi, le savoir-faire et l'image positive de l'État, un triple bénéfice qui valait somme toute mieux que voir une région s'enfoncer définitivement dans la misère et le renoncement.

On en avait plaisanté, en préliminaire à la réunion du lundi. Quelques conseillers s'étaient agglutinés dans les couloirs de la préfecture. Et lorsqu'on avait avancé cette hypothèse : « Pourquoi ne pas demander au Père Noël ? » avait lâché un des conseillers du ministre, très en verve dans son impeccable costume coupé à l'italienne.

Et l'on s'était esclaffé de concert, tant l'usage de la nationalisation, temporaire ou définitive, allait à l'encontre des dogmes économiques en vigueur...

Patte Blême s'apprêtait à marteler à nouveau son credo du bon sens lorsqu'au travers des plaisanteries, elle avait perçu que la partie était perdue. *In petto*, elle avait salement insulté la petite canule aux Berluti et elle était entrée, visage fermé, dans la salle de réunion.

XXX

Ma compagne me le dit toujours : je perds mon temps sur des détails. Elle a raison et ceci explique probablement qu'il m'a fallu vingt ans pour coucher mon histoire par écrit. Comment expliquer ce travers ? Comment envisager que je suis parfaitement incapable de hiérarchiser les choses comme la plupart des gens le font ? Chez moi, il n'y a pas de détail : chaque chose à son importance et porte en elle la vérité globale : tout fait ou doit faire sens.

Aussi, lorsque j'ai su que l'opération policière – j'écrirai donc dorénavant la diversion -, montée par Patte Blême au moment de la fermeture des Forges, s'était appelée « opération Caroncule », j'ai passé mon temps à me demander pour quelle raison on lui avait donné ce nom de code ; cela reste encore à ce jour un grand mystère ; voici les quelques éléments que j'ai réunis à ce sujet.

Le mot caroncule a plusieurs significations. Chez l'homme, elle désigne la petite pièce de chair qui se trouve à l'intersection de l'œil et qui renferme les glandes lacrymales ; en botanique, c'est une protubérance oléagineuse qui se développe sur certaines graines et qui a pour fonction d'attirer les fourmis, elles les mangent dans la fourmilière, où la graine germera ; enfin chez les oiseaux, ce terme représente l'excroissance, le plus souvent de couleur rouge, située au-dessus de l'œil, ainsi le coq dispose-t-il d'une crête, d'un barbillon et d'une caroncule comme organes sexuels faciaux.

À première vue, j'inclinai à penser que c'est de ce côté qu'il fallait chercher pour comprendre le choix du nom : les mâles de tétras-lyre et de gélinoite arborent une caroncule. Ces deux oiseaux sont des gallinacés, jadis abondants dans la grande forêt. Aujourd'hui, ces deux espèces ont disparu, ou presque : les dernières mentions fiables de tétras remontent au début des années 2000 ; quant à la gélinoite, il doit encore en subsister quelques-unes, mais la conversion des taillis de chênes en futaies et l'accroissement des populations de sangliers et de chats harets ont modifié le milieu forestier de manière tellement radicale qu'elle est vouée elle aussi à disparaître à court terme.

Cependant, à y regarder de près, je me demande si ce n'est pas au domaine botanique que le mot faisait référence, sémantiquement parlant. La diversion, je vous dis.

Dès qu'elle avait eu vent des premières échauffourées, Patte Blême s'était mise en route. Elle s'était engouffrée dans une limousine et avait pris la direction de Revin avec son directeur de cabinet. Juste avant, elle avait passé quelques coups de téléphone. C'était parti. On déclenche l'opération. Prévenez la presse.

Quant à Camille et moi, cibles de l'opération, nous ne nous doutions de rien. J'ai déjà indiqué à quel point j'avais remis mon libre-arbitre entre les mains du vieux mais à me remémorer certains détails - la manière notamment dont il me faisait part de ses interrogations techniques -, j'ai la conviction que nous n'étions pas près de passer à l'action. Je dirais plus justement que nous étions étourdis par la possibilité de notre projet, et que cela suffisait au vieux. Je pense qu'il ne songeait pas sérieusement à faire sauter l'usine, malgré les lettres qu'il envoyait maintenant dans toutes les directions.

En tout cas, ce que je jure, c'est que rien n'était prévu pour ce jour-là (sinon par Patte Blême). Nous étions à discuter dans la cuisine, Camille et moi, lorsque nous avons entendu l'annonce de la fermeture de l'usine à la radio. « Ben voilà, c'est fait. Dans le fond, je m'y attendais. Ah les cons, avait dit le vieux, sur un ton qui n'attendait pas de réponse. Enfin, au moins, ils ne se laissent plus faire ».

Je l'avais vu se lever, se diriger vers le téléphone, décrocher le combiné et composer un des numéros qui était épinglé sur le mur, juste au-dessus de l'appareil. Camille téléphonait à Jean-

Michel, une de ses connaissances à Monthermé. Il prenait des nouvelles.

Les deux hommes échangèrent quelques mots, par lesquels je compris qu'une grosse manifestation était en cours à Revin. Je compris également qu'ils s'étonnaient du fait que des fourgons de police se dirigeaient dans une direction opposée à celle de la manifestation.

Lorsqu'il eut raccroché le combiné, Camille m'informa qu'il avait l'intention de descendre à Revin pour voir ce qu'il s'y passait. Il me proposa de l'accompagner, ce que j'acceptai. Je lui demandai seulement une petite demi-heure, le temps d'aller chez moi, de prendre une douche et de passer quelque chose de propre, puisque j'avais passé la matinée à jardiner et que je me trouvais encore tout poussiéreux.

XXX

Lorsque je suis sorti de chez Camille, j'ai tout de suite aperçu qu'une voiture était garée à l'entrée du hameau, mal dissimulée sous les frondaisons de la lisière : c'est le genre de détail qu'un tireur d'élite repère tout de suite.

Je suis retourné chez le vieux, je lui ai dit qu'il y avait une bagnole bizarrement planquée et que je voulais aller voir ce que c'était. Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais déjà compris qu'il y avait quelque chose qui clochait. Camille m'a passé une paire de jumelles. Je suis sorti de chez lui par une porte dérobée et je me suis faufilé derrière une haie jusqu'à un

endroit d'où j'avais une vue parfaite sur le hameau et la seule route qui y menait.

Il y avait des bonshommes en civil dans la voiture, mais on flairait le gendarme à quinze kilomètres. J'ai compris qu'ils attendaient quelque chose. Comme j'étais encore dans l'axe de la maison de Camille, j'ai décidé de décrocher pour trianguler. La dernière image que j'ai du vieux, c'est le signe du pouce levé qu'il m'a adressé lorsque je lui indiqué qu'il y avait quatre types dans la voiture – projection du bras vers l'avant, main dressée, pouce replié dans la paume – et que ce devaient être des militaires – salut réglementaire.

XXX

Je suis de petite taille : il me fut facile de me glisser sans me faire repérer vers la lisière de la forêt, en rampant à moitié sur un sentier en léger contrebas. Quand je suis arrivé à mon poste d'observation, les types n'avaient pas bougé de leur voiture. C'étaient des amateurs : si j'avais été armé et en opération, j'aurais pu les aligner comme à la foire. Je me souviens très bien de m'être fait cette réflexion, parce que c'est la dernière que je me sois faite en pleine conscience.

(Ensuite, jusqu'à ma reddition au poste de gendarmerie de Fumay, je n'ai plus agi et pensé qu'en soldat, en appliquant ce que j'avais appris à l'armée. L'esprit de corps est ce qu'il est : les premiers officiers qui sont venus m'interroger après mon incarcération se sont montrés bienveillants avec moi, parce que

j'avais fait honneur à ma formation et que toutes les forces de police du département avaient été tenues en échec. À leurs sourires à peine contenus, je sais bien qu'ils considéraient ce que j'avais fait comme une peccadille, une simple démonstration de ce qu'un homme supérieurement entraîné, rompu aux techniques de combat et de survie en milieu hostile, était capable de faire.)

Alors arrivent quatre fourgonnettes de flics, toutes sirènes hurlantes. Deux autres sont à l'arrière, en travers de la route, et bloquent la seule voie d'accès.

Il y a dix maisons aux Vieux-Moulins, douze habitants dont trois sont présents. Il y a Oger, un simple d'esprit, terrorisé par le déploiement de force, que ses parents retrouveront accroupi dans le poulailler quelques heures plus tard ; il y a Camille, que j'ai quitté il y a à peu près un quart d'heure ; et puis il y a moi.

Les condés sont casqués, armés, vêtus de noir. Je les vois descendre des véhicules comme on saute d'un avion. C'est comme à l'exercice. Ils se postent en éventail autour des maisons, se couvrant comme ils le peuvent.

Après un court moment d'inaction, une voix de gueulophone nous intime l'ordre de nous rendre sans faire de vagues...

Moi, j'ai quitté mon premier poste et je me trouve à quatre-vingts mètres de la scène. Je suis à présent entre les deux fourgonnettes qui barrent la route et le hameau. Personne ne m'a vu. De l'endroit où je me trouve, je peux voir l'intégralité

du déploiement. Effectivement, la maison de Camille et la mienne sont cernées. J'ai failli me faire choper.

Je cherche instinctivement mon arme. Les types sont concentrés sur l'objectif : de l'endroit où je me trouve, cela ferait encore un sacré carton.

XXX

L'affaire dure deux ou trois minutes au maximum. C'est un petit fort Chabrol de facture fort classique : lorsque les forces de l'ordre s'avancent, Camille glisse le canon de son fusil par la fenêtre. Il tire une première fois. La giclée de plomb vient se fichet au pied du petit talus de la route - c'est à peine si l'on voit danser quelques épervières.

Il n'y avait personne à l'endroit où le vieux a tiré, la première voiture se trouvait bien à dix mètres de là. Lorsqu'on a prétendu que Camille avait pris les forces de l'ordre pour cible, ânerie reprise en chœur par tous les journalistes, c'était évidemment faux. À vingt mètres et en contre-haut, le vieux chasseur n'aurait pas raté sa cible : c'était bien un tir d'arrêt.

Mais Camille avait plongé à pieds joints dans le piège que lui avait tendu Patte Blême. Ce premier coup de feu a déclenché un véritable déluge de plomb autour de la fenêtre d'où le coup était parti. En quelques secondes, c'est tombé comme à Gravelotte et l'embrasure a été criblée de balles. Si le vieux avait tenté de tirer à nouveau, il aurait été tué avant d'épauler.

On ne lui en a pas laissé le temps : pendant qu'on prenait la fenêtre du premier étage pour cible, j'ai vu un petit commando de trois hommes défoncer la porte latérale et entrer dans la maison. J'ai encore entendu quelques détonations et puis ça a été le silence.

XXX

À mon domicile, les opérations ont duré plus longtemps. Les gars connaissaient leur affaire et ils savaient qui j'étais. On prenait des précautions. À deux cents mètres, tandis que je prenais la fuite à travers bois, j'ai entendu les détonations. Grenades assourdissantes, fumigènes, il n'a rien manqué. Tout a été saccagé.

Je n'avais aucune idée de ce que j'allais faire. Je m'étais enfoncé dans la forêt du côté belge et je savais bien que j'étais en relative sécurité. Il faudrait un peu de temps pour coordonner les recherches et faire venir des policiers : j'avais tout loisir de me planquer.

Je suis descendu vers la vallée de la Houille en passant de ruisselets en ruisseaux. J'ai contourné Willerzie, le premier village après la frontière, car je pensais bien que si des flics belges m'attendaient quelque part, ce serait forcément là. J'ai suivi la Hulle avec des précautions de Sioux et quelques heures plus tard, je suis arrivé à proximité de Bourseigne-Neuve. Le cours d'eau s'était agrandi et je commençais à apercevoir plus de traces d'activités humaines. En fin de journée, j'ai avisé un

petit chalet sur le bord d'un étang. J'ai enfoncé la porte le plus proprement possible et j'y suis entré.

C'était un cabanon de pêche. Il y avait là tout le confort nécessaire à un passionné : des cannes et divers ustensiles, ainsi qu'un vieux poste de radio, qui fonctionnait sur piles. C'est grâce à ce transistor que j'ai eu confirmation que Camille avait été tué dans l'opération et que j'avais toutes les forces de police du département à mes trousses. Le journaliste ajoutait qu'une opération impliquant les Belges était également en cours.

XXX

J'étais traqué. Mais je me souviens bien que mon sentiment premier n'était pas la peur. Ce qui m'animait, c'était une rage inextinguible, un désir de vengeance qui me portait à un point tel que tous les autres sentiments étaient inexistantes. Dans le même registre, je ne ressentais ni faim, ni soif, ni fatigue.

Mais je savais bien que cet état ne durerait pas. Alors j'ai décidé de passer à l'action tant qu'il en était encore temps : je me suis mis en route en direction de Revin.

J'ai des souvenirs plutôt étranges de cet épisode, comme si le temps s'était suspendu, et que mes souvenirs tenaient plus du rêve que de la réalité – comme si ce moment était le prélude à mes années de dissociation – du moins c'est comme ceci que j'appelle le long temps suspendu de mon procès et de mon

incarcération, où je fus sans cesse en proie au sentiment que mon être actif et mon être pensant s'étaient séparés au point de devenir indépendants l'un de l'autre.

Dans le fond, c'est un très bon souvenir : le sang battait à mes tempes et je m'étais transformé en contrebandier. C'était un moment d'exaltation qui me ramenait aux vieilles histoires de douanes, de frontières, de gabelous - j'avais mille ans de légendes à la semelle de mes souliers et le sentiment d'une liberté absolue.

XXX

Je suis repassé la frontière, ligne imaginaire qui ne représentait définitivement plus qu'une absurdité de plus. Je me parlais en patois. J'ai descendu jusqu'à la Meuse sans faire rouler un caillou. Des coups je m'endormais pour reprendre des forces – cinq minutes avant qu'un gibier m'alerte et me remette sur pied, ce que je prenais pour la solidarité des bêtes traquées.

Je suis arrivé sur Revin par la rive du Malgré-Tout, que j'ai contourné par la forêt. Je suis descendu sur le fleuve presque en face de l'usine. Il faisait déjà nuit noire. Je me suis immergé dans le fleuve glacial et j'ai attendu quelques secondes, caché dans une touffe de saules et de salicaires. Quand je fus bien certain que l'usine était inoccupée, j'ai nagé jusqu'à elle, moitié luttant, moitié dérivant.

Je suis sorti de l'eau à la hauteur des portes qui fermaient les bassins de décantation. Camille m'avait montré les plans de

l'usine, je savais donc parfaitement où je me trouvais et ce que je devais faire.

En cinq minutes dans l'usine, j'avais trouvé de quoi fabriquer détonateur et explosif. J'ai préparé mes petites bombes sans me presser, en prenant bien soin de saboter tous les sas et toutes les portes. Puis j'ai mis à feu, en partant de l'usine et en me rapprochant du fleuve. Les deux dernières explosions, les plus violentes, ont fait sauter les dernières portes qui séparaient les eaux polluées du fleuve.

Dans les lueurs rougeâtres des départs d'incendie, j'ai vu passer l'eau noirâtre, cette eau de mort, de dépit et de désolation. Je ne ressentais rien de plus qu'un sentiment de vide comblé, comme on regarde un feu ou la mer.

J'ai repris mes esprits quand j'ai entendu les sirènes des pompiers – on peut dire qu'ils n'ont pas été rapides pour réagir – et je me suis planqué près de l'entrée du site. Pompiers et forces de l'ordre se sont engouffrés sur le site, sans trop y regarder. J'ai profité de cette cohue pour m'enfuir un quart d'heure plus tard.

J'ai longé les murs et j'ai attendu l'aube.

Au matin, l'eau était morte. À l'époque, je ne pouvais même pas penser à Rimbaud.

J'ai vu des poissons crevés, flottant entre deux eaux, qui dansaient dans un courant figé.

Je suis allé me livrer à la police.

J'étais persuadé qu'on allait me tuer. Plus rien n'avait d'importance.

Je ne savais même plus si c'était Camille ou moi, à l'origine de la dévastation.